

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Variétés

Journal de la société statistique de Paris, tome 17 (1876), p. 48-56

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1876__17__48_0

© Société de statistique de Paris, 1876, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques

<http://www.numdam.org/>

VARIÉTÉS.

1. — *Les vers à soie et les abeilles.*

Nous croyons qu'on lira avec intérêt les renseignements qui suivent, extraits du dernier rapport officiel dressé sur la production en France des vers à soie et des abeilles.

D'après ce document, la quantité des graines mises en éclosion en 1873 peut être évaluée à 1,082,042 onces (de 25 grammes), représentant une valeur brute de 17,263,000 francs. Ces graines ont produit 9,883,580 kilogr. de cocons ayant une valeur brute de 68,614,802 francs.

Huit départements du Midi fournissent les 94 centièmes de la production, ce sont : le Gard, la Drôme, l'Ardèche, Vaucluse, Bouches-du-Rhône, Var, Isère et l'Hérault; le premier figure à lui seul pour 2,798,095 kilogr. de cocons, et le dernier pour 181,579 kilogr. Dans vingt-cinq autres départements, la production est insignifiante, et dans cinquante-quatre autres la sériciculture est inconnue.

Après les vers à soie, les abeilles figurent au premier rang parmi les insectes utiles.

Le nombre des ruches en activité pendant l'année 1873 est évalué à 2,072,689. Elles ont produit 10,587,090 kilogr. de miel, ayant une valeur brute de 14,772,380 fr., et 2,736,262 kilogr. de cire, ayant une valeur de 7,320,059 fr., soit, pour la valeur totale, 22,092,440 fr.

Le miel donne, comme on le voit, une production cinq fois plus élevée que la cire, mais la valeur de ce dernier produit est beaucoup plus élevée.

Tous les départements possèdent des ruches en plus ou moins grand nombre; mais ceux où elles sont les plus nombreuses sont : Morbihan, Ille-et-Vilaine, Côte-d'Or et Manche. Ceux où le miel est le plus estimé et atteint le prix le plus élevé sont : l'Aude, l'Hérault et la Savoie.

Les pertes occasionnées, en 1873, aux vignobles, pour le département de l'Hérault seul, par le fait des insectes nuisibles, s'élèvent à 60 millions, savoir : charançon, écrivain et altise, 5 millions; pyrale, 10 millions; phyloxera, 45 millions.

2. — Production et exportation de la cochenille.

La production de la cochenille a suivi, dans les îles Canaries, des phases diverses qui ont été la conséquence des prix payés sur les places d'Europe pour cette marchandise.

Implantée vers 1840 aux îles, qui paraissent conserver jusqu'ici le monopole des cochenilles, tout au moins de celles de qualité supérieure, la culture du nopal (*Cactus foliaceus*) n'a pas tardé à prendre une extension considérable.

Les bénéfices assurés aux premiers producteurs étaient prodigieux. En 1848, les îles ne pouvaient suffire aux demandes venues du continent et le prix de la cochenille variait entre 11 et 12 francs la livre espagnole de 470 grammes. A des prix aussi hauts, sans le moindre risque de mauvaises récoltes, le rendement annuel de la propriété ainsi cultivée était souvent du double de sa valeur vénale, pendant que les frais généraux ne dépassaient guère 25 p. 100.

Dans ces conditions, la culture du nopal alla toujours en augmentant ; tout le monde voulut faire de la cochenille ; les anciennes vignes furent arrachées, les blés abandonnés, l'assolement modifié de fond en comble, et des champs de cactus vinrent entourer les moindres habitations. Les terrains propres au nopal acquirent une valeur exagérée ; les particuliers manquant de fonds, et le nombre en était grand, n'hésitèrent pas à emprunter à des taux variant entre 12 et 18 p. 100 ; ils réussirent même pour la plupart, et leur exemple ne contribua pas peu à faire regarder cette culture comme l'unique source possible de fortune aux Canaries.

La conséquence de cette extension donnée aux cochenilles fut que la production ne tarda pas à dépasser les besoins, pendant que l'avilissement des prix en devenait la conséquence forcée. De 1860 à 1870, les prix se maintinrent entre 5 et 6 francs, taux plus que rémunérateur, qui assurait encore dans des conditions normales, c'est-à-dire sur des terrains libres d'hypothèques, des rendements de 30 à 40 p. 100.

Mais, depuis 1870, les prix suivent une décroissance constante, de nature à faire naître les plus sérieuses inquiétudes. En 1870, ils étaient tombés à 4 francs ; en 1871, à 3 fr. 50 c. ; en 1872, à 3 francs ; en 1873, à 2 fr. 50 c. Pour la campagne suivante, les chiffres seront plus bas encore ; la cochenille ne dépasse guère jusqu'ici 2 fr. 20 c. dans le pays même, et l'agence Swanston et C^e, qui a pour l'Angleterre le monopole des cochenilles, en a vendu sur enchères publiques, le 5 août 1874, des parties considérables à des taux inférieurs.

Dans ces conditions, avec des prix ne permettant plus à la majorité des producteurs de tenir leurs engagements, le pays est arrivé à un état de crise qui pèse autant sur la situation générale que sur la moindre des transactions.

Des propriétaires, les uns ont tout à fait abandonné cette culture et ont même arraché leurs cactus ; d'autres ne savent s'ils doivent continuer. Les anciennes maisons, qui toutes spéculaient sur la cochenille, sont ébranlées pour la plupart, et celles d'un ordre inférieur ne se maintiennent plus.

En ce qui concerne la cochenille elle-même, ce produit est d'autant plus menacé, qu'en face de cette baisse persistante, la quantité exportée en 1873 et en 1874 est bien inférieure à celle des campagnes antérieures.

L'emploi de la fuchsine et surtout de l'aniline, aujourd'hui généralisé dans l'industrie, et qui suffit dans bien des cas pour la teinture première à appliquer aux

tissus, a forcément diminué la consommation de plus d'un tiers, en même temps que la stagnation des affaires dans les diverses parties de l'Europe avait pour conséquence une diminution dans la demande des matières premières.

Le gouvernement espagnol a été frappé de la difficulté de la situation économique aux îles Canaries, où la cochenille, comme le tabac à la Havane, constitue la richesse locale. Forcé par les besoins de la guerre d'imposer la majorité des produits, il avait frappé la vente des cochenilles d'un droit de 9 p. 100 environ. Dès février 1874, il n'a pas hésité à lever cette taxe en entier.

La quantité de cochenille qu'exportent les Canaries sur les divers marchés du monde est considérable. Les chiffres portés sur le tableau ci-joint ont été relevés à la douane et contrôlés avec un soin minutieux sur les registres d'expédition aussi bien que chez les consignataires.

PAYS DE DESTINATION.	CAMPAGNE DE 1870	CAMPAGNE DE 1873
	A 1873. (1 ^{er} juillet à 30 juin.)	A 1874. (1 ^{er} juillet à 30 juin.)
	Livres.	Livres.
Angleterre	3,378,389	3,156,586
France.	1,933,969	1,484,381
Espagne.	230,296	215,545
Amérique.	95,383	181,770
Allemagne.	62,744	44,738
Maroc	7,000	5,725
Hollande	31,939	»
Totaux.	5,739,720	5,088,745

On voit qu'il y a eu en 1873-1874 une diminution de 65,975 livres.

C'est sur l'Angleterre, principalement à l'entrepôt, que sont dirigées les plus fortes parties de cochenilles. La Hollande se fournissait auparavant directement aux îles et sa demande variait entre 35,000 et 45,000 livres; mais, en raison du bas prix du fret et de la facilité des relations, elle trouve actuellement avantage à se pourvoir sur les marchés de Londres et de Liverpool.

L'exportation des cochenilles pour la France a baissé singulièrement; la diminution a été de 25 p. 100. La perte de nos départements de l'Est, hier encore centres de manufactures si importantes, ne vient expliquer que trop facilement cet état de choses.

Néanmoins, le chiffre de 1,484,381 livres est loin de représenter la totalité de l'exportation en France des cochenilles canariennes. En effet, par suite de la cherté du fret direct entre Marseille et les îles, une notable quantité a pénétré en France par la voix de Cadix. Sur les 215,545 livres portées au tableau à l'actif de l'Espagne, la majeure partie traverse la péninsule en transit et vient approvisionner nos manufactures du Midi, sans parler des parties assez importantes arrivant dans le Nord par les voies anglaises et livrées par les entrepôts de Liverpool.

Les exportations directes pour Marseille présentent une augmentation soutenue depuis 1870 :

	Balles.	Kilogrammes.
1870.	8,807	616,490
1871.	8,844	619,010
1872.	10,390	727,300
1873.	12,340	863,800

L'exportation des cochenilles pour l'Amérique, qui était nulle avant 1860 et qui ne dépassait pas 15,000 livres en 1869, a atteint en 1872-1873 le total important

de 181,770 livres. Cette augmentation continue démontre le développement de la fabrication des tissus dans cette partie du monde, la cochenille étant employée presque exclusivement par les manufactures aux teintures des matières textiles.

En résumé, les Iles Canaries ont exporté, dans le courant de 1873, 2,598,083 kilogrammes de cochenille, valant 15,005,763 francs.

La récolte de 1874-1875 est dans les conditions normales et, quoique la faiblesse des cours ait amené une grande perturbation dans la culture et la production, les quantités disponibles ne baisseront pas encore au point d'apporter une gêne à l'industrie.

L'expédition des cochenilles se fait dans des conditions très-faciles, rendues peu onéreuses par la concurrence. Elles sont adressées aux entrepôts ou aux commissionnaires, mais jamais directement aux manufactures. Les paiements se font régulièrement soit en espèces métalliques, soit en remises de marchandises.

La cochenille parvient à destination ensachée par quantité de 150 livres espagnoles, de 460 grammes l'une. Le prix de la balle et son transport à quai ne dépassent pas 3 fr. 45 c.

Ce produit est affranchi de toute taxe et il est difficile de trouver une marchandise comportant autant de valeur sous un aussi mince volume, qui soit grevée de frais aussi minimes.

La cochenille est admise en France en exemption de droits. Elle paye 12 francs par 100 kilogr., plus 4 p. 100 (lois des 30 janvier 1872 et 30 décembre 1873) sur provenance des entrepôts d'Europe; pour l'Allemagne le droit est de 2 thalers pour la balle de 150 livres; pour l'Angleterre et l'Amérique de 0 fr. 0 c.

Par suite de l'extension donnée à l'exportation depuis quelques années et de la concurrence des lignes anglaises, le fret pour l'Angleterre est peu élevé : il est, pour 100 kilogr., de 9 fr. 40 c. par voilier, et 10 fr. 50 c. par vapeur. Pour la Hollande et l'Allemagne, il atteint 13 francs environ, plus 5 p. 100 de chapeau.

Les cochenilles pour l'Amérique sont amenées à New-York en beaucoup de temps, mais à peu de frais, sur des voiliers d'un faible tonnage appartenant en majorité aux négociants des Iles. Les remises se font habituellement en marchandises et les navires revenant aux Canaries chargés de pétrole, bois de construction, meubles de pacotille, etc., peuvent donner un bénéfice double à l'armateur.

Le fret pour Marseille est relativement fort élevé (11 fr. les 100 kilogr., plus 10 p. 100 de chapeau), parce qu'il n'existe avec ce port qu'un service mensuel de petits vapeurs, auquel appartient presque le monopole des transports de cochenilles.

Pour les ports du nord de la France, les cochenilles sont, sans exception, expédiées par les voies anglaises à destination de Londres et de Liverpool, d'où elles sont ensuite dirigées sur Paris.

(*Annales du Commerce extérieur.*)

3. — Commerce de l'ivoire.

La quantité d'ivoire importée en Angleterre s'élève actuellement à 650 tonnes, dont 350 sont employées pour la consommation intérieure. Les fabricants de coutellerie de Sheffield en emploient 200 tonnes par an.

Le poids des défenses varie de 1 à 165 livres, le poids moyen est de 38 livres ; l'ivoire vaut actuellement de 57 à 68 livres sterl. les 100 kilogr., selon la qualité.

Pour obtenir la quantité d'ivoire importée annuellement en Angleterre, 50,000 éléphants sont sacrifiés tous les ans. Si l'on tient compte de ces chiffres et qu'on les rapproche de la quantité d'ivoire exportée dans les autres pays, on peut se faire une idée du carnage qui est fait de ces animaux.

Bombay et Zanzibar exportent annuellement 160 tonnes d'ivoire, Alexandrie et Malte 180 tonnes, la côte occidentale d'Afrique 20 tonnes, le Cap 50 tonnes et Mozambique 14 tonnes.

L'ivoire vient à Bombay de toutes les contrées méridionales de l'Asie et de la côte occidentale d'Afrique ; une grande partie de cet ivoire est embarquée pour les marchés chinois et indiens, et le reste vient en Europe. Alexandrie et Malte reçoivent l'ivoire de l'Afrique septentrionale et centrale, de l'Égypte et des contrées avoisinant le Nil.

Les plus grandes défenses sont fournies par les éléphants d'Afrique et sont exportées de Zanzibar. Elles produisent un ivoire de très-belle qualité, opaque, tendre, facile à travailler et qui ne se fendille pas.

L'ivoire qui vient d'Ambriz, de la rivière du Gabon et des postes situés au sud de l'équateur est appelé *argent gris* ; il conserve sa blancheur quand il est exposé à l'air, ce que ne font pas les autres ivoires, et il ne devient jamais jaune en vieillissant, comme les ivoires de l'Asie et de l'est de l'Afrique. C'est la qualité la plus recherchée sur les marchés.

L'ivoire de Siam est très-demandé pour les ouvrages de ciselure et d'ornement, parce qu'il est tendre, d'un beau grain et translucide.

Les défenses qui viennent de Mozambique et du Cap dépassent rarement 70 livres.

De temps en temps, quelques tonnes d'ivoire fossile sont recueillies dans les régions arctiques et en Sibérie. Cet ivoire est le produit des défenses d'éléphants qui sont ensevelis dans la glace où ils se sont conservés depuis des temps inconnus. Quelques-unes des défenses de ces animaux, qui sont encore couvertes de poils et qui sont d'une stature gigantesque, sont dans d'aussi bonnes conditions pour être travaillés que les meilleurs ivoires modernes. (L'Explorateur.)

4. — *Le commerce des pelleteries.*

Nous trouvons dans le *Journal of applied science* d'intéressants détails sur le commerce des pelleteries, qui a maintenant son principal centre à la baie d'Hudson et pour lequel la Russie a tenu longtemps la tête sur tous les marchés du monde.

Les tribus de la Sibérie qui, dès la conquête de leur pays, eurent à payer en fourrures, au lieu d'argent, les charges imposées par les czars, s'adonnèrent avec ardeur à la chasse des animaux à poil et il n'existe pas encore aujourd'hui de pays où elle se pratique sur une aussi large échelle. Les animaux les plus recherchés pour leur dépouille sont poursuivis jusque dans la partie la plus orientale de la Sibérie, vers les îles Aléoutiennes et même jusque dans le voisinage des côtes de l'Amérique. On les chasse de diverses manières, soit au moyen de trappes, de

pièges, à l'arc et au fusil, et l'adresse des Sibériens est telle que, pour ne pas endommager les peaux, la plupart des animaux ne sont touchés qu'à la tête.

Les marchands russes font le trafic des pelleteries en échange d'eau-de-vie, de poudre, etc., et viennent ensuite les vendre sur les marchés principaux de Yakoutsk, Nertschinsk, Tobolsk, d'où elles s'expédient en Europe et en Chine. La martre est une des principales fourrures de Sibérie et son prix sert de base pour déterminer celui de toutes les autres. La martre n'a pas de couleur uniforme proprement dite et varie du noir au brun clair, rougeâtre et jaunâtre. La couleur foncée est la plus estimée et la plus chère, et d'après ces différences de nuances, les connaisseurs peuvent en fixer sûrement les provenances.

Les plus belles martres viennent d'Oïckma à d'Aldan ; les ordinaires, d'Amoor et Nertschinsk, et les communes, des îles Sagaliennes. Le produit annuel de la chasse de cet animal en Sibérie peut être évalué environ à 45,000 peaux. Le prix des fourrures de martre ordinaire est en moyenne de 8 à 10 roubles, et pour celles très-foncées de couleur, parsemées de poils blancs, ou martres argentées, il atteint facilement 60 roubles. La martre étant un animal très-petit, et la fourrure du ventre étant mise à part comme de peu de valeur, il n'est pas rare qu'on emploie jusqu'à 80 peaux pour la confection d'une pelisse, qui peut coûter ainsi près de 5,000 roubles.

L'hermine, jadis si recherchée, n'étant plus autant de mode, a perdu singulièrement de sa valeur. Les peaux blanches, avec petites queues mouchetées de noir, ne se vendent, à Yakoutsk, pas plus de 5 à 8 copecks (il faut 100 copecks pour 1 rouble), et le rapport de cette fourrure en Sibérie ne dépasse guère 200,000 roubles.

L'exportation des peaux de belettes et de putois a perdu aussi beaucoup de son importance ; mais par contre, celle de renard forme un appoint considérable au commerce de la Sibérie. Le renard noir surtout est devenu plus cher que la martre même. Le prix moyen des peaux varie de 60 à 70 roubles, et celles de premier choix atteignent et dépassent quelquefois 300 roubles. Les peaux de renard rouge et autres espèces se cotent de 20 à 60 roubles.

Les peaux de marmottes, d'ours, de gloutons, d'ours blancs, de lynx et de loups forment l'objet d'un trafic important en Russie. Le petit-gris, bien que constituant une fourrure commune, est devenu d'un prix relativement très-élevé, par la raison que la consommation s'en développe progressivement dans des proportions notables : 4 millions de peaux au moins, chaque année, sont expédiées en Chine et 3 millions environ en Europe, abstraction faite de la Russie, qui en conserve 7 à 8 millions pour ses propres besoins.

Le lièvre de Sibérie, qui diffère de celui d'Europe, a plus d'importance qu'on ne pourrait le supposer. Il s'en vend annuellement pour un demi-million de roubles. La loutre de mer tend de plus en plus à disparaître, et il faut aller la rechercher jusque vers le détroit de Behring et le nord-ouest de l'Amérique. Aussi donne-t-on pour cette fourrure magnifique, si appréciée, jusqu'à 100 roubles et plus par peau.

Jusqu'en 1866, la compagnie des pelleteries russo-américaine, fondée en 1799, possédait le monopole de l'exploitation de ces régions, mais la Russie ayant vendu à cette époque toutes ses possessions américaines aux États-Unis, la compagnie a cédé son privilège à une société de marchands de San-Francisco, qui s'efforce d'en tirer le meilleur parti.

A la date de cette cession, et d'après des statistiques exactes, la compagnie russo-américaine livrait au commerce pour la valeur d'un demi-million de roubles argent de pelleteries ; la Russie d'Europe en fournissait pour un million et demi, et la Sibérie pour trois millions, dont environ un tiers destiné à l'exportation.

(Journal officiel.)

5. — Le charbon aux États-Unis.

Depuis 1864, la production du charbon a presque doublé aux États-Unis, mais on remarque de 1873 à 1874 une légère diminution, ainsi que le constate le tableau suivant :

Années.	PRODUCTION DE CHARBON AUX ÉTATS-UNIS		
	en anthracite.	autres substances bitumineuses.	Total.
	Tonnes.	Tonnes.	Tonnes.
1864.	11,631,400	10,868,600	22,500,000
1865.	10,783,032	13,616,938	24,400,000
1866.	15,233,919	13,621,999	28,815,918
1867.	14,345,644	14,916,203	28,361,847
1868.	15,810,466	15,669,148	30,479,614
1869.	16,375,678	17,385,332	33,761,110
1870.	17,819,700	18,802,431	36,622,131
1871.	17,370,463	20,491,002	37,861,415
1872.	22,032,265	20,716,978	42,749,243
1873.	22,849,663	22,074,284	44,923,947
1874.	21,516,248	19,907,695	41,423,947

On retrouve de 1860 à 1861 une diminution dans la production analogue à celle que l'on constate en 1874.

Les principales régions à anthracite, sont Schuylkill, Wyoming et Lehigh. Dès 1860, elles fournissaient 8 millions de tonnes. A l'heure actuelle, elles en produisent près de 20 millions, c'est-à-dire les 93 p. 100 du total. Wyoming seul a fourni, en 1873, plus de 11 millions de tonnes.

Voici du reste, par région, le mouvement de la production de l'anthracite en 1873 et 1874.

	1873.	1874.	DIMINUTION de 1873 à 1874.
Schuylkill.	5,157,853	4,844,922	312,931
Wyoming.	10,672,041	10,885,804	786,237
Lehigh.	3,750,023	3,641,873	108,150
Northumberland.	1,406,070	1,374,245	31,825
Dauphin	479,965	478,481	1,484
Columbia.	383,711	290,923	92,788
Total.	22,849,663	21,516,248	1,333,415

On voit qu'à part la région de Columbia, la diminution est générale et proportionnelle à l'importance de l'exploitation.

Sur les 21 à 22 millions de tonnes d'anthracite produites annuellement, 3 millions environ servent à la consommation intérieure, c'est-à-dire pour les usages domestiques, soit 14 p. 100 ; les 19 autres millions représentent la quantité qui

arrive sur le marché et est livrée au commerce, 86 p. 100. Cette proportion varie beaucoup suivant les régions.

régions.	QUANTITÉ PROPORTIONNELLE d'antracite par région en 1874	
	arrivant sur le marché.	employé aux usages domestiques.
Schuylkill.	824 p. 100	17.6 p. 100
Wyoming.	84.8	15.2
Lehigh.	87.6	12.4
Northumberland.	91.5	8.5
Dauphin.	93.8	6.2
Columbia.	93.4	6.6
Moyenne.	86.0 p. 100	14.0 p. 100
	100.00	

Ce sont naturellement les régions les plus carbonifères qui consacrent la plus grande quantité de charbon aux usages domestiques.

(Extrait du *Monthly-Report*, janvier 1875.)

COMMUNICATION.

M. de Lamarque, un des fondateurs de la *Société générale pour le patronage des libérés*, nous a prié de vouloir bien publier l'extrait suivant du rapport qu'il a présenté à la dernière assemblée générale. Nous nous empressons de déférer à son désir.

La Société pour le patronage des libérés, fondée dans le courant de 1873, avait, dès la fin de 1874, patronné 226 hommes libérés adultes. Sur ce total, 161 avaient été placés par ses soins. En voici le tableau par mode de placement :

Hommes de peine.	24	} 161 ¹¹
Manœuvres.	24	
Balayeurs	12	
Employés { de bureau.	12	
de commerce	12	
Domestiques	10	
Mécaniciens	9	
Agriculteurs	5	
Divers.	22	
S'étaient placés eux-mêmes.	31	

On voit que 31 libérés s'étaient placés eux-mêmes. C'est qu'en effet la Société, qui procure à tous les patronnés la nourriture, le logement, etc., pendant le temps qui s'écoule entre l'adoption et le placement, encourage en outre les efforts de l'initiative privée des libérés. Elle les rehausse ainsi dans leur propre estime. C'est dans la même pensée qu'elle ne distribue pas ses secours à titre gratuit, mais seulement à titre d'avances, remboursables par le travail futur de ses protégés.

En dehors des 161 libérés ci-dessus, 12 attendaient encore leur placement au 31 décembre 1874. Quant aux 53 autres, 17 avaient été rapatriés, 4 renvoyés à la Société de patronage des protestants, 17 avaient disparu et 15 seulement avaient été exclus après admission.

Ce sont l'abus de confiance, le vagabondage et surtout le vol qui représentaient les principales infractions ayant motivé les condamnations des libérés patronnés, mais la Société ne recule pas devant l'aide à accorder à de plus grands criminels. 32 d'entre eux avaient été condamnés par les cours d'assises de Paris ou des départements, et 175 par les tribunaux correctionnels.

Un point sur lequel nous désirons attirer l'attention est la proportion des récidivistes, parce que c'est ici que s'exerce surtout l'action bienfaisante du patronage. Parmi les 226 libérés admis, 77 étaient récidivistes à l'origine. Un an après, on n'en comptait que 29 ayant récidivé à nouveau. Si l'on fait la part des 32 libérés exclus ou disparus, qui figurent certainement dans le chiffre des nouveaux récidivistes pour une très-forte proportion, on se rendra facilement compte des services sérieux dus au patronage. Un fait important à noter est l'utilité du rapatriement en province. Quelques chiffres le démontrent. Des 29 nouveaux récidivistes, 16 appartenaient au département de la Seine, c'est-à-dire plus de la moitié. Or, comme les patronnés originaires de Paris ou des environs ne représentaient que les 36 p. 100 du total, l'influence délétère du milieu parisien se révèle ici dans toute son intensité. L'âge moyen des 226 libérés adultes était de 31 ans : 64 avaient moins de 20 ans, 57 de 20 à 30 ans, 40 de 30 à 40 ans, etc. Les vieillards au-dessus de 60 ans étaient en petit nombre, 5. C'est donc en pleine vigueur de santé que la Société choisit généralement ses protégés. En même temps qu'elle leur procure ainsi plus facilement du travail, elle leur laisse plus aisément la faculté de s'amender pour l'avenir.

Sur les 226 hommes libérés adultes, on comptait 9 patronnés non jugés et ayant été l'objet d'ordonnances de non-lieu. La préfecture de police les trouvant dignes d'intérêt, les avait recommandés spécialement à la bienveillance de la Société, qui s'est empressée de les accueillir, mais sa tâche ne s'est pas arrêtée là, elle a en outre aidé et soutenu 12 femmes et 84 jeunes gens et jeunes filles, auxquels elle a procuré les mêmes avantages qu'à ses libérés adultes.

C'est donc un total de 322 individus auxquels la Société a fourni des moyens d'existence pendant un certain laps de temps, à la fin duquel la plupart d'entre eux ont retrouvé une situation, quelquefois même une famille, toujours en tout cas un milieu laborieux et honnête duquel ils auraient peut-être été impitoyablement exclus sans son concours,